

Jardin d'Église en Ethiopie centrale

Élisabeth Chouvin

Citer ce document / Cite this document :

Chouvin Élisabeth. Jardin d'Église en Ethiopie centrale. In: Journal d'agriculture traditionnelle et de botanique appliquée, 41^e année, bulletin n°2, 1999. pp. 101-123;

doi : 10.3406/jatba.1999.3713

http://www.persee.fr/doc/jatba_0183-5173_1999_num_41_2_3713

Document généré le 16/04/2017

Résumé

Comme la plupart des églises éthiopiennes du bord du Rift, l'église Saint Mikaél d'Ankobâr est entourée d'un bosquet, l'aşed. Son exubérance rappelle celle des vestiges forestiers de la région et contraste avec le paysage de cultures environnant. Cet article montre que loin d'être une relique de la forêt ancienne, cette végétation est un jardin dont l'organisation reflète la conception concentrique du monde des Amhara. Chez ce peuple orthodoxe, la structure en cercle est omniprésente et se retrouve dans la perception du temps, dans l'organisation sociale, dans l'aménagement de l'espace, dans l'architecture de l'église Saint Mikaél et dans l'aménagement de la végétation de l'aşed. À chacune des trois enceintes identifiées est associé un degré de pureté décroissant du centre vers la périphérie et des gestions distinctes. Également conçu comme un cimetière où les genévriers et les oliviers sont les arbres-tombes, et où les plantes poussant autour sont des herbes et des arbustes aux vertus magico-médicinales, l'aşed est aussi le théâtre de dynamiques fortes où les gestions du milieu mises en oeuvre sont le reflet des évolutions sociales.

Abstract

As most Ethiopian churches of the edge of the Rift Valley, Saint Mikaél church in Ankobâr is surrounded by a grove called aşed, which exuberance recalls the forest relics of the area and contrasts with the surrounding cultivated landscape. This article shows that rather than a forest trace, the aşed is a garden organized in a way that reflects Amhara' s concentric vision of the world. For this orthodox people, the figure of the circle is indeed omnipresent : it is found in the perception of time, in the social organization, in the management of space, in the architecture of Saint Mikaél church as well as in the management of the aşed' s vegetation. Each of the three surrounding vegetation belts identified is associated with a degree of purity that decreases from the center to the periphery and is managed differently. It is also considered as a cemetery where junipers and olive trees indicate graves, and where surrounding plants have magic and therapeutic properties. The aşed is the theatre of strong dynamics where the environment management practices reflect the social evolutions.

JARDIN D'ÉGLISE EN ÉTHIOPIE CENTRALE

Élisabeth Chouvin *

RÉSUMÉ.- Comme la plupart des églises éthiopiennes du bord du Rift, l'église Saint Mikaél d'Ankobär est entourée d'un bosquet, l'*aşed*. Son exubérance rappelle celle des vestiges forestiers de la région et contraste avec le paysage de cultures environnant. Cet article montre que loin d'être une relique de la forêt ancienne, cette végétation est un jardin dont l'organisation reflète la conception concentrique du monde des Amhara. Chez ce peuple orthodoxe, la structure en cercle est omniprésente et se retrouve dans la perception du temps, dans l'organisation sociale, dans l'aménagement de l'espace, dans l'architecture de l'église Saint Mikaél et dans l'aménagement de la végétation de l'*aşed*. À chacune des trois enceintes identifiées est associé un degré de pureté décroissant du centre vers la périphérie et des gestions distinctes. Également conçu comme un cimetière où les genévriers et les oliviers sont les arbres-tombes, et où les plantes poussant autour sont des herbes et des arbustes aux vertus magico-médicinales, l'*aşed* est aussi le théâtre de dynamiques fortes où les gestions du milieu mises en œuvre sont le reflet des évolutions sociales.

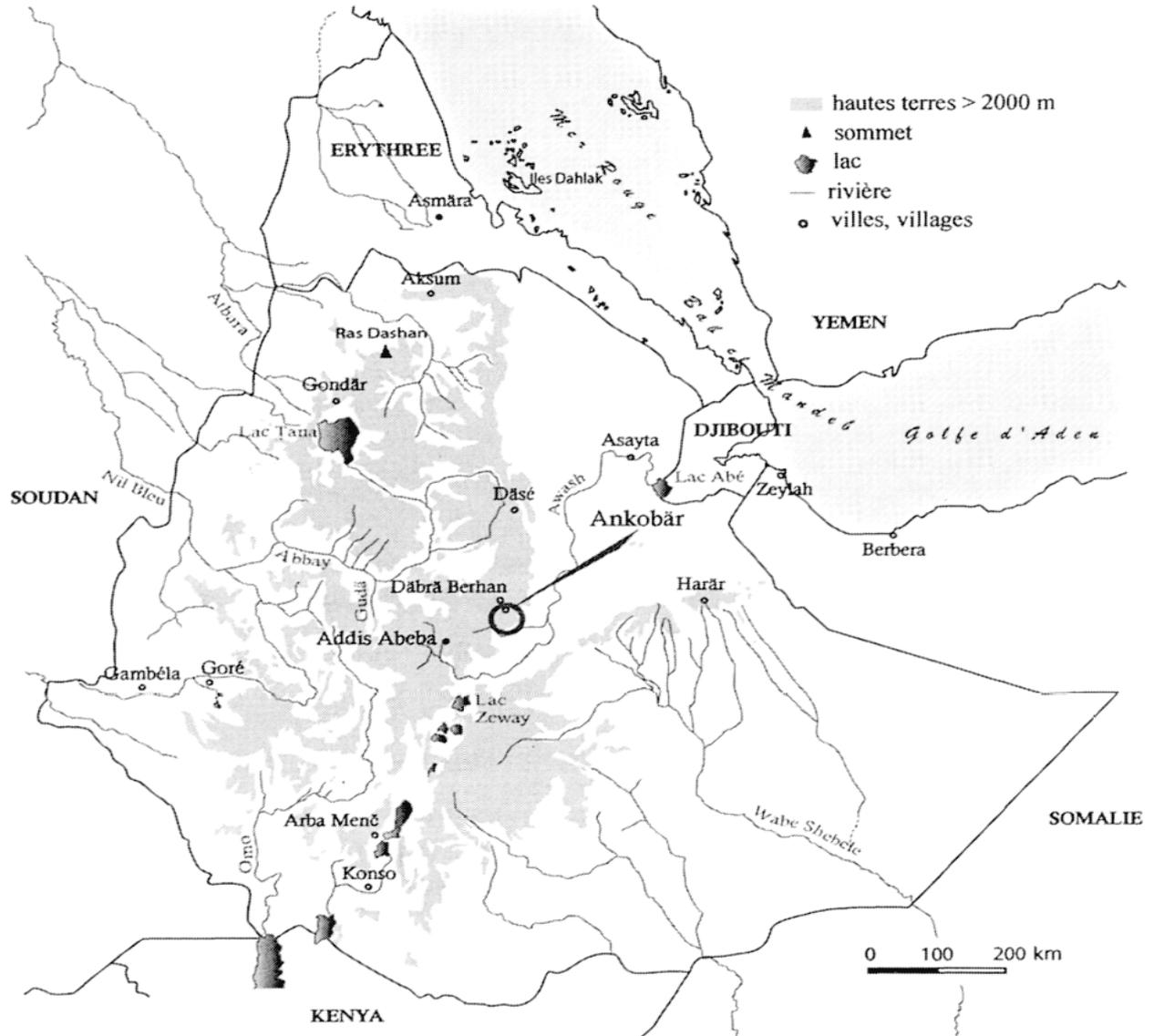
MOTS-CLÉS.- Éthiopie – église – jardin – ethnobotanique – biodiversité – gestion – sacré.

ABSTRACT.- As most Ethiopian churches of the edge of the Rift Valley, Saint Mikaél church in Ankobär is surrounded by a grove called *aşed*, which exuberance recalls the forest relics of the area and contrasts with the surrounding cultivated landscape. This article shows that rather than a forest trace, the *aşed* is a garden organized in a way that reflects Amhara's concentric vision of the world. For this orthodox people, the figure of the circle is indeed omnipresent: it is found in the perception of time, in the social organization, in the management of space, in the architecture of Saint Mikaél church as well as in the management of the *aşed*'s vegetation. Each of the three surrounding vegetation belts identified is associated with a degree of purity that decreases from the center to the periphery and is managed differently. It is also considered as a cemetery where junipers and olive trees indicate graves, and where surrounding plants have magic and therapeutic properties. The *aşed* is the theatre of strong dynamics where the environment management practices reflect the social evolutions.

Keywords.- Ethiopia – Church – Garden – Ethnobotany – Biodiversity – Management – Sacred.

* Docteur en ethnobiologie, MNHN, Paris – IDDRI.

Carte 1 : Localisation du bourg d'Ankobär



Sur les bords de la dépression du Rift, en Éthiopie Centrale, la plupart des petites églises orthodoxes locales sont entourées d'un espace arboré appelé *aşed*. Le terme désigne à la fois le lieu et la végétation qui le recouvre. Constituées en bosquets, ces formations végétales suscitent l'attention par nombre de leurs aspects. Elles occupent les seuls restes de propriété foncière dont peut encore se prévaloir une Église anciennement puissante. Leur exubérance contraste avec le paysage alentour, mosaïque de petits champs et de pâturages, où ne subsistent qu'en de rares endroits quelques lambeaux de la forêt sèche d'altitude. Leur couvert ligneux est dense. La présence d'énormes spécimens de genévriers et d'oliviers et d'une strate herbacée d'une grande richesse floristique interrogent sur leur origine. Pourtant, ces formations végétales n'ont jamais été étudiées et se trouvent à peine mentionnées dans la littérature¹.

Actuellement, les transformations liées à des facteurs d'ordre tant écologique que socio-économique affectent particulièrement le monde rural éthiopien. L'explosion démographique, la réforme agraire et sa redistribution des terres, une politique de développement fortement connotée d'interventionnisme durant ces trois dernières décennies sont autant d'éléments susceptibles d'avoir accéléré les changements. De nouvelles stratégies agricoles s'élaborent. Les pratiques et les savoirs évoluent tout comme l'environnement naturel dans lequel ils s'exercent, invitant par là même l'ensemble du paysage à changer.

Dans un tel contexte, le maintien de la végétation autour des églises intrigue. Qu'est-ce que l'*aşed*? Que représente-t-il pour la population locale? En quoi est-il le reflet des évolutions actuelles? Afin de répondre à ces questions, des enquêtes ethnobotaniques ont été conduites sur l'*aşed* de l'église Saint Mikaél d'Ankobär² située dans la région administrative Nord-Choa, à 140 km au nord-est d'Addis-Abeba (carte 1). Cet article décrit la structure de cette formation végétale et tente de mettre en évidence les logiques qui, à la lumière des modes de gestion spécifiques mis en œuvre, rendent compte de la présence de l'*aşed*, de son organisation et de son évolution.

¹ Quelques récits ou comptes rendus de voyages signalent tout juste l'existence d'une végétation autour des églises (Harris, 1844 ; Johnston, 1844).

² Les premières enquêtes réalisées auprès des communautés paysannes des bords de la dépression du Rift de l'Éthiopie Centrale ont débuté en 1996. Elles se sont poursuivies par une recherche doctorale sur les pratiques paysannes et les gestions associées aux ressources végétales, plus précisément aux plantes sources de matière grasse (Chouvin, 2003). C'est dans ce contexte que j'ai été amenée en juin 1999 à m'intéresser plus particulièrement à la végétation de l'église Saint Mikaél d'Ankobär en raison de la concentration d'oliviers. Les connaissances acquises jusque là sur les rapports que les populations de la région entretiennent avec leur environnement naturel se sont révélées indispensables à la compréhension des pratiques à l'œuvre au niveau de l'*aşed*.

QUELQUES MOTS SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE SAINT MIKAËL D'ANKOBÄR

Avant de parler de la végétation de l'église Saint Mikaél d'Ankobär, il convient de rappeler brièvement son histoire. Selon les prêtres, le roi Sahlä Sellasé (1813-1847) aurait fait construire un premier bâtiment en 1823 dans un lieu situé en contrebas de l'édifice actuel. Quelques années plus tard, le roi, désireux de lui donner une position plus élevée, le fit déplacer d'une cinquantaine de mètres. C'est vraisemblablement à ce bâtiment transposé que se réfère Pankhurst (1990) lorsqu'il date l'église à la fin du règne du roi Sahlä Sellasé en 1839³. Pillée et détruite lors des guerres qui opposèrent les successeurs du roi à l'empereur Téwodros, sa reconstruction fut achevée, selon Pankhurst (1990), en 1892 par l'empereur Menilek II, petit-fils du roi Sahlä Sellasé. D'après les prêtres, un dernier remaniement eut lieu plus tard à la demande de la population locale, à la fin du règne de *Leḡ* Iyasu aux alentours de 1915. Il donna lieu à l'édifice actuel, plus grand que les précédents. Malgré toutes ces transformations, celui-ci demeure pour le clergé comme pour la population locale l'église du roi Sahlä Sellasé.

D'un point de vue architectural, Saint Mikaél d'Ankobär reproduit le schéma classique de beaucoup de petites églises locales du XX^e siècle. Le bâtiment suit un plan octogonal dont les ouvertures sont orientées est-ouest. L'ensemble est situé sur une base surélevée à laquelle on accède par une rangée d'escaliers. Aujourd'hui en tôle, le toit avancé de l'église est soutenu par une colonnade de piliers de bois à l'aplomb du socle qui marque la limite du péristyle.

Juchée sur un promontoire s'élevant à 2650 m d'altitude, offrant au sud-est une très belle vue plongeante sur la profonde dépression du Rift, l'église Saint Mikaél d'Ankobär semble symboliser l'hégémonie chrétienne de ces derniers siècles dans la région. Lefebvre, qui a visité le Choa de 1839 à 1843 rapporte en effet que « Sahlä Sellasé qui possède le Choa et l'Yefat s'étend chaque jour vers le sud, chez les Galla⁴, qu'il convertit au fur et à mesure au christianisme ». Pour la population, l'église représente l'héritage de ce grand roi. Elle est le souvenir de l'époque prestigieuse de son règne durant laquelle les bords de la dépression du Rift connaissaient un marché florissant.

³ Selon Rita Pankhurst (1994), Saint Mikaél est la première des trois grandes églises que fit construire le roi Sahlä Sellasé à Ankobär.

⁴ Ce terme a longtemps été le sobriquet utilisé par les Amhara chrétiens pour désigner les Oromo. Au niveau de la dépression d'Ankobär, ces derniers, qui ont conservé de nombreux cultes aux génies agrestes, apparaissent divisés et tiraillés entre le christianisme orthodoxe des Amhara et l'islam des Afar et des Argobba. À plusieurs reprises Ankobär passa aux mains des Oromo. Il faut attendre le règne de Qadami Qal (1720-1745) soit un siècle avant Sahlä Sellasé, pour que les Amhara du Choa s'emparent à nouveau des terres d'Ankobär (Rita Pankhurst, 1994). Le brassage qui s'y est réalisé conduit les scientifiques français à désigner les populations sous le nom d'Oromo « amharisés » (Gascon, 1995). Les paysans, eux, se disent pour la plupart Amhara.

UNE VÉGÉTATION ORIGINALE...

La végétation qui entoure l'église Saint Mikaél couvre un petit territoire d'une dizaine d'ares (photographie 1). Le couvert ligneux est dense, sa composition originale⁵. Trois strates se distinguent. La plus haute est constituée de genévriers (*ted*, *Juniperus procera*) et de *zegba* (*Podocarpus gracilior*) atteignant près de 15 m de hauteur et des eucalyptus (*Eucalyptus globulus*) s'élevant jusqu'à 20 m. Une strate arborée moyenne allant de 6 à 10 m de haut est formée par quelques *šola* (*Ficus sur*) et un grand nombre de *wäyra* (*Olea europea ssp. africana*). L'abondance de ces derniers peut étonner. L'espèce se rencontre habituellement à moindre altitude dans les forêts sèches à *Podocarpus gracilior* situées entre 1800 et 2500 m dans la région. Les énormes spécimens de genévriers évoqueraient pour leur part la forêt sèche d'altitude (*upland dry evergreen forest*) située plus haut, entre 2200 et 3200 m (Friis *et al.*, 1982).

Enfin, une strate inférieure s'élevant jusqu'à 3 m est composée essentiellement des espèces *sänsäl* (*Adhatoda schimperiana*), *ameraro* (*Discopodium penninervum*), *qetqetta* (*Dodonea angustifolia*), *märenž* (*Acokanthera shimperii*), *agam* (*Carissa edulis*), *embwačo* (*Rumex nervosus*). Il s'agit d'espèces fréquentes des formations végétales buissonnantes de haute et de moyenne altitude dont l'installation succède souvent à une dégradation de la forêt sèche des hautes terres (Friis *et al.*, 1982). Dans l'*ašed*, ces plantes peuplent préférentiellement les zones à ciel ouvert, de pente abrupte et rocailleuse. Leur densité rend certains endroits impénétrables.

... SYMBOLE D'UN RICHE PASSÉ

Pour les prêtres, la présence de gros arbres âgés, l'aspect touffu de l'*ašed* que lui procure la flore buissonnante, le caractère original que lui confère la présence côte à côte d'espèces inféodées à des étages différents revêt un sens précis. L'*ašed* doit renforcer le mythe de la forêt qui s'étendait autrefois sur les hautes terres et sur laquelle reviennent régulièrement les discours. Celle-ci renvoie au temps où la présence du roi, lui-même élu de Dieu, faisait briller les richesses dont le Tout-Puissant avait doté la région. La forêt alimentait la population en bois d'œuvre et en bois de combustion. Elle fait actuellement considérablement défaut à une campagne extrêmement peuplée et largement défrichée, morcelée en lopins de terre trop étriqués⁶.

⁵ Concernant les relevés botaniques, seules les espèces représentées par un grand nombre d'individus ou qui ont été citées spontanément par les prêtres sont mentionnées.

⁶ Aujourd'hui, les paysans déclarent qu'ils sont pauvres parce que cette région a été « oubliée » de Dieu, oubli qui se serait manifesté par le départ de Menilek II vers la nouvelle capitale Addis-Abeba. Il est intéressant de noter, à cette occasion, que la construction contemporaine du « mythe de la forêt perdue » dénoncée par Gascon (1998) apparaît également dans l'interprétation du passé faite par les membres du clergé.

On raconte que la sépulture du roi se trouverait au centre du bâtiment religieux, dans sa partie la plus sacrée, le *mäqdäs*, « sanctuaire ». Chef de l'Église et de l'armée, « défenseur de la foi », le roi était considéré comme le représentant de Dieu sur terre, son « oint » (Hirsch, 1997). Le passé tumultueux de l'église Saint Mikaél et la présence d'une tombe royale la distingue des édifices alentour. De la même façon que l'église occupe une place à part dans l'histoire de la région, elle doit figurer parmi les éléments remarquables du paysage.

UN TERRITOIRE ET UNE VÉGÉTATION SACRÉS

Pour les prêtres et les fidèles de l'église, loin d'être une relique de la forêt ancienne – « avant l'église, il n'y avait rien » disent-ils – l'*aşed* est né avec la sacralisation des lieux. À l'origine se tient le *tabot*. Il s'agit d'une petite tablette de bois ou de pierre placée sur l'autel durant la messe, sur laquelle sont posés le pain et le vin de la communion. Disposé au cœur de l'église, le *tabot* porte, gravé, le nom de la figure sainte à laquelle il a été consacré par l'évêque. Celui-ci est dédié à Saint Mikaél. En Éthiopie, la vénération pour le *tabot* implique qu'il ne doit jamais être touché ni même aperçu par un laïc. Dans la ferveur populaire, il tend même à devenir un être animé, doté de pouvoirs miraculeux, et à être confondu avec la figure sainte à laquelle il est dédié. C'est le *tabot* qui, une fois consacré par l'évêque, confère à un édifice le caractère d'une église (Mercier, 2000). D'après les discours recueillis, c'est aussi la présence du *tabot* qui confère à la végétation qui l'entoure le statut d'*aşed*.

À Ankobär, le clergé raconte que le roi Sahlä Sellasé aurait fait venir de Jérusalem du sable pour sanctifier les lieux qui devaient accueillir l'église. Arrivé avec ce sable sous forme de graine ou à l'état de plantule, le seul *grar* (*Acacia cf. abyssinica*) présent dans l'*aşed* indique selon les moines la direction de Jérusalem. Son tronc de forme singulière, fortement incliné en direction nord-est se prête en effet à l'interprétation. Avec le sable provenant de la terre sainte, le territoire et la végétation qui allait le recouvrir acquéraient encore plus sûrement une dimension sacrée.

On dit alors des grands arbres qu'ils sont arrivés d'eux-mêmes. *Awqo meböqqäl*, littéralement « il a germé volontairement » ou *bätäftäro yebäqqäl*, « il pousse naturellement »⁷, tels sont les termes employés par le clergé pour désigner les arbres de l'*aşed* (genévrier, olivier, *Podocarpus*, *Ficus*) et signifier leur origine divine. Leurs grandes tailles, la force évoquée par leurs troncs imposants en font des arbres à l'image de la puissance de Dieu. Prêtres et fidèles considèrent que leur présence est la garantie de la bienveillance de Saint Mikaél sur l'église. Leur coupe est strictement interdite, on ne peut sectionner leurs branches, ni cueillir leurs fruits : l'*aşed* est une œuvre divine qui doit rester exempte d'intervention humaine.

⁷ *Awqo* / volontairement, délibérément ; *meböqqäl* / pousser, germer ; *bä* / par ; *äftäro* / nature ; *yebäqqäl* / il pousse (Leslau, 1976).

Si les prêtres s'emploient à faire respecter ces interdits par le discours, dans la pratique, c'est un *däbtära* désigné « gardien de l'église », *yäbétäkrestiyān zäbāñña*, qui opère à la surveillance de cette végétation. Les *däbtära* constituent une catégorie d'hommes à part dans la société éthiopienne. Ce sont des clercs non ordonnés prêtres, exerçant au sein de l'Église les fonctions de chantres, professeurs, scribes (Mercier, 1979b). Ils semblent occuper une place intermédiaire entre le clergé et les fidèles. Le *däbtära* gardien de l'église Saint Mikaél a le devoir de conserver les clefs du bâtiment religieux et d'en ouvrir les portes lors des cérémonies. Il se charge aussi de chasser les enfants venus jouer dans l'*aṣed*, d'interpeller celui qui y laisse divaguer son bétail, de sermonner la personne qui y ramasse du bois.

Braver les interdits associés à l'*aṣed*, et en particulier aux grands arbres, expose le fidèle au châtement de Saint Mikaél : perte du bétail, ravages dans les récoltes, décès dans la famille, conflits avec le voisinage. Des châtements du même ordre nous ont été cités dans le cadre des croyances aux génies agrestes auxquels les mêmes paroissiens vouent de nombreux cultes. Il faut signaler que replacés dans un contexte populaire plus large, les arbres de l'*aṣed* renvoient à de très forts symboles pour la plupart étroitement liés à des pratiques païennes.

Parmi les croyances partagées par toute la communauté des paysans et des clercs, l'olivier est « l'arbre de Marie », « l'arbre de vie ». Partout sa présence est le fruit d'une croissance spontanée car le semer provoquerait sa colère et son refus de pousser. Sur les étages intermédiaires, le *Ficus* est l'arbre des cultes communautaires *adbar* adressés aux génies qui logent dans les arbres⁸. Le culte *adbar* met en jeu la relation de la société humaine avec l'environnement écologique : prospérité ou ruine de la société, pluies et sécheresses, épidémies fatales ou multiplication du bétail. Des rites de propitiation lui sont régulièrement adressés (Mercier, 1979b). Cette croyance a laissé une empreinte majeure dans le paysage en offrant au regard de l'observateur une campagne piquetée de ces gros arbres. Dans les hautes terres d'Ankobär, en l'absence de figuier, des genévriers géants et des *Podocarpus gracilior* remplissent cette fonction. Ainsi, même le profane trouve dans l'*aṣed* un vocabulaire végétal qui lui est familier et qui incite à élever les arbres qui s'y rencontrent au rang d'objet sacré. Là, ce ne sont pas les génies mais l'esprit de Saint Mikaél qui règne.

UN ESPACE BIEN ORGANISÉ

Des observations plus pointues révèlent un aménagement particulier de la végétation. On distingue notamment trois enceintes circulaires emboîtées construites autour d'un point central où se tient l'église (figure 1). Le tableau 1 indique leur composition en espèces.

La première enceinte fait directement suite aux marches du bâtiment et s'identifie à une pelouse rase parsemée d'arbustes dont l'*ameraro* (*Discopodium*

⁸ Le terme *adbar* désigne aussi bien le culte que l'arbre et l'esprit qui l'habite.

penninervum) est le plus fréquent. La deuxième est essentiellement composée d'arbres. À droite du chemin qui mène à l'église, dans la partie sud-est, les oliviers sont les plus nombreux. Les *Ficus* et les *Podocarpus gracilior* sont pour l'essentiel regroupés dans les parties sud-ouest. Au nord-ouest, on trouve les espèces *Acacia*, *Euphorbia cf. abyssinica*⁹, chacune représentée par un ou deux individus. Les genévriers dominent en nombre dans la partie nord et nord-est. Dans l'ensemble, la densité de la végétation arborée de cette deuxième enceinte est élevée. Le recouvrement foliaire de la surface au sol atteint 95 %. Enfin, la troisième enceinte est une plantation d'*Eucalyptus globulus*.

Ces trois aires de végétation s'opposent en de nombreux points. Chacune se caractérise par la domination de formes végétales distinctes : aux espèces principalement herbacées de la première enceinte s'opposent les essences arborescentes de la deuxième. Grandes et robustes, ces arbres contrastent avec les eucalyptus hauts et fins de la troisième enceinte. De même, le caractère exotique de l'eucalyptus, *yābāher zaf*¹⁰, arrivé comme son nom l'indique d'outre-mer contraste avec les plantes indigènes de la première et de la deuxième auréole. Cette opposition n'est pas négligeable quand on sait que les populations locales des hauts plateaux de l'Éthiopie Centrale attachent une grande importance à distinguer les plantes qu'elles considèrent indigènes, dites *habāša*, et celles d'introduction plus ou moins récentes. Ces dernières sont souvent désignées par le nom de la plante locale avec laquelle elle présente le plus de similitudes, précédé du déterminant *fārāng*, « étranger ». Ainsi le cyprès (*Cupressus lusitanica*) se nomme *yāfārāng ted* et présente en effet des ressemblances avec le genévrier géant d'Éthiopie, *Juniperus procera* appelé *ted* ou *yabāša ted*¹¹.

À la diversité des espèces de la deuxième enceinte s'oppose la tendance monospécifique de la première et surtout de la troisième. À la croissance lente des premiers arbres s'oppose la croissance rapide des eucalyptus. Enfin, non plus associé aux espèces mais au relief, tandis que la pelouse occupe une zone plate, les deux autres enceintes recouvrent les parties en pente du mont sur lequel a été érigée l'église.

⁹ L'espèce se trouve en revanche beaucoup mieux représentée autour des églises situées plus bas sur le dénivelé de la dépression. Elle joue avec les essences *qurqura* (*Zizyphus mucronata*) et *grar* (*Acacia tortilis*) le même rôle que les genévriers et les oliviers de l'église Saint Mikaél d'Ankobär.

¹⁰ Son introduction en Éthiopie remonte peut-être au milieu du XIX^e siècle, peut-être aussi est-elle antérieure. Quoi qu'il en soit, elle ne résulte pas de l'initiative de Mondon Vidhailet comme l'ont déclaré à tort nombre d'auteurs (Rouaud, 1997).

¹¹ Les paysans de langue amhara appliquent ce principe d'opposition entre la plante « indigène » et la plante « introduite » à de nombreuses espèces et variétés. Ils l'utilisent ainsi pour distinguer plusieurs variétés de *Brassica carinata* ou encore pour différencier le *suf*, *Carthamus tinctorius*, ancien en Éthiopie, du *yāfārāng suf*, le tournesol (*Helianthus annuus*), vraisemblablement arrivé au XIX^e siècle (Seegeler, 1983 ; Chouvin, 2000).

À CHAQUE ENCEINTE DES PRATIQUES ET DES GESTIONS DISTINCTES

Au sud, un mur de pierre de plusieurs mètres de hauteur longe la pelouse rase sur une courte distance (figure 2). Le manque de financement n'a pas permis d'achever sa construction commencée sous le règne de Haylä Sellasé. Le mur devait soutenir le sol qui s'affaissait. Il était certainement aussi destiné à marquer les limites de la première enceinte comme cela s'observe au niveau d'autres églises¹².

Dans cette zone, en contrebas, les grands arbres disparaissent pour laisser place à une friche particulièrement dense et touffue constituée de plantes herbacées et arbustives auxquelles se mêlent diverses lianes. Il s'y rencontre une majorité d'espèces pionnières (*Dodonea angustifolia*, *Discopodium penninervum*, *Vernonia cf. auriculifera.*, *Kalanchoe sp.*) communes des lisières de forêts fréquentées par l'homme, des zones défrichées ou anciennement cultivées. Au milieu de cet espace appartenant à la deuxième auréole et envahi par une végétation basse, se dissimulent de-ci de-là quelques grosses pierres taillées surmontées d'une croix et des petits cabanons en bois recouverts d'un toit de tôle très bas. Ce sont des tombes, au même titre que les monticules de terre repérables grâce aux pierres qui les entourent.

En effet, l'*aşed* est aussi un cimetière qui doit accueillir les sépultures des paroissiens. Cette fonction n'est pas la seule. En dépit du caractère sacré de l'*aşed*, les pratiques qui lui sont appliquées sont nombreuses. Variables d'une enceinte à l'autre, elles éclairent sur les logiques qui ont dicté l'aménagement de la végétation.

La cour des fidèles « impurs »

Comme pour toutes les églises orthodoxes éthiopiennes, la pelouse qui entoure l'église Saint Mikaél d'Ankobar est destinée à accueillir les fidèles venus assister aux cérémonies (*The Ethiopian Orthodox Church*, 1970). Il s'agit plus particulièrement des croyants « impurs » pour lesquels l'accès au bâtiment religieux est interdit¹³. Ces derniers sont souvent plus nombreux que les fidèles autorisés à pénétrer dans l'édifice. Plus fréquemment par le passé, cette première enceinte était aussi un lieu où des prêtres et des moines dispensaient leur enseignement religieux. Aujourd'hui, c'est encore dans cette cour que les paroissiens se rassemblent pour célébrer les grandes fêtes du calendrier liturgique chrétien orthodoxe. Afin d'accueillir les fidèles nombreux ces jours-là, et les pèlerins venus se joindre à la communauté, la pelouse est « nettoyée » tous les 3 à 6 mois. La tâche incombe aux diacres qui réalisent l'arrachage des herbes hautes sous l'œil attentif du gardien de l'église.

¹² Parfois, plusieurs murets ou fragments de murs viennent confirmer l'organisation en cercles concentriques suivi par la végétation, un mur plus élevé indiquant la limite la plus externe.

¹³ Pour accéder à un état de pureté, de nombreux conditions sont à respecter et en particulier le jeûne et l'abstinence sexuelle. La femme ayant ses règles est jugée impure.

Une fois l'opération de « nettoyage » achevée, quelques pieds d'*ameraro* et de *sänsäl* demeurent sur la pelouse. Dans les croyances populaires, ces espèces possèdent une vertu commune : protéger contre le mauvais œil, *buda*, et les esprits malveillants, *lekeft*. La seule présence du végétal peut y parvenir. Les recueils de recettes de quelques *däbtära* nous apprennent que ces plantes entrent aussi dans la fabrication de divers remèdes et potions magico-religieuses préparées à cet effet (Mercier, 1979a). Seuls les prêtres et quelques rares initiés en ont le savoir. Bien répartis autour du bâtiment religieux, ces arbustes constituent vraisemblablement une barrière contre les maléfices, aménagée dans le but de protéger l'église.

Ces croyances ne nous ont pas été directement énoncées, en revanche elles nous ont été suggérées dans un autre contexte que l'*aşed*. Nous les avons retrouvées notamment dans les pratiques agricoles. Volontairement, un paysan entretient la présence de ces mêmes espèces en bordure de son champs lorsque celui-ci se situe à proximité d'un chemin, d'une route. Le mauvais œil est conçu comme un sorcier disposant d'un pouvoir inné de possession (Mercier, 1979b). Chacun craint de le rencontrer dans la personne inconnue du voisinage qu'il est susceptible de croiser sur la route. Habituellement, le *buda* s'attaque aux hommes mais les paysans de la région considèrent qu'il peut aussi s'attaquer aux animaux et aux cultures. La végétation servant de haie de protection ne sera coupée que deux fois par an, en novembre et en juin, soit à la fin de la grande et de la petite saison des pluies. Une fois la récolte terminée, les parcelles vides n'ont plus lieu d'être protégées.

Les arbres-tombes

La deuxième enceinte, nous l'avons dit, est le cimetière de la paroisse. Tandis que certains membres de la communauté ont opté pour la tombe en pierre d'autres ont choisi de perpétuer la coutume qui consiste à recueillir un jeune plant d'olivier ou de genévrier dans une forêt voisine pour le transplanter à l'endroit des corps ensevelis. Les pierres qui dessinent la forme elliptique des tombes protègent les jeunes plants. La pratique est à l'origine des grands genévriers et oliviers que l'on observe actuellement. On les appelle *mäqaber zaf*, « arbre-tombe » ou *hawelt*, « statue » ou « stèle funéraire ». La plupart sont la mémoire de notables de la paroisse morts pendant les guerres qui opposèrent l'empereur Téwodros à Haylä Mäläqot, fils du roi Sahlä Sellasé. D'autres plus anciens remonteraient à l'époque où l'église siégeait en contrebas.

Ces grands arbres protègent le bâtiment des vents violents. Investis de l'esprit de Saint Mikaél et de Dieu, ils représentent aussi une protection symbolique contre les esprits malveillants. Leur disposition est loin d'être le fruit du hasard. Les prêtres choisissent l'emplacement des tombes et dictent par cette action l'aménagement de l'*aşed*. Il a ainsi été décidé que les prochaines sépultures seraient installées dans la partie sud du territoire, dénuée d'arbre.

Après les obsèques, à plusieurs reprises et pendant sept ans la famille vient se recueillir sur la tombe et implorer le salut du défunt. Les prêtres qui dirigent les prières et les amis sont invités à se rassembler dans l'un des petits abris en bois

construits à cet effet. C'est l'occasion de manger et de boire ensemble et pour la famille de garder en mémoire l'emplacement de la tombe.

Durant ces premières années, les parents en deuil s'occupent de nettoyer l'espace qui leur a été attribué, mais rapidement l'activité revient à une autre personne. Il s'agit du « gardien de l'extérieur », *yäwečč zäbännä*, portant également le titre de *däbtära*. Ce dernier est en charge de l'entretien de la végétation de la deuxième enceinte de l'*ašed*. Le sol retourné lors des inhumations offre une bonne terre, il sera réparti aux pieds de plusieurs jeunes plants. Collecter les branches qui se cassent et couper les arbres morts fait aussi partie des attributions de ce *däbtära*. Le bois collecté alimente l'âtre du monastère situé à proximité, il sert aussi à l'éclairage et aux fumigations.

Au quotidien, les fidèles n'ont pas droit à de tels prélèvements. Après un rituel d'exorcisme, ceux qui pratiquaient des cultes aux esprits malveillants peuvent simplement venir suspendre aux branches des arbres-tombes leurs anciens objets fétiches. L'intervention directe sur la végétation de l'*ašed* exige en revanche une certaine élévation spirituelle. C'est dans un état de pureté atteint par le jeûne et la prière, au terme d'un pèlerinage par exemple, que les fidèles sont autorisés à recueillir certains végétaux. Les mousses ou les lichens qui poussent sur les vieux oliviers et genévriers, nommés les « vêtements de l'arbre », *yäzaf lebs*, sont très recherchés pour des fumigations réalisées dans le cadre de rites de guérison ou de purification.

C'est à certains membres du clergé que l'on doit l'essentiel des prélèvements réalisés dans la deuxième enceinte de l'*ašed*. Ils sont prêtres, moines et surtout *däbtära*. Outre les fonctions que ces derniers exercent au sein de l'église, beaucoup d'entre eux sont thérapeutes et pour quelques-uns, l'activité médicale représente la seule source de revenus¹⁴. Aidés des membres de leur ordre (le gardien de l'église et celui du jardin), ils font de l'*ašed* leur réserve de plantes magico-médicinales.

Les prêtres et les *däbtära* trouvent les plantes de leurs préparations magico-médicinales sur les monticules de terres recouvrant les morts. Les végétaux utiles à leur activité doivent provenir de lieux que le profane ignore. Le paroissien croit pour sa part à l'interdiction de consommer ce qui a poussé sur les corps décomposés. Les végétaux des *däbtära* se trouvent ainsi bien protégés.

Du point de vue du thérapeute, chacun des arbres, arbustes et herbacées présents dans cette deuxième enceinte offre un intérêt spécifique qui légitime leur conservation mais aussi la sélection des espèces qui fournissent les produits recherchés. Les plantes croissant sur les tombes ont été semées, plantées ou entretenues quand elles étaient issues de la flore spontanée. Considérant les arbres-tombes, ces derniers peuvent aussi faire l'objet de nombreuses utilisations. Ainsi des

¹⁴ Les *däbtära* « traitent avec les *ganén*, les *zar* et les *huda* selon la spécificité de ces esprits, utilisent des *computs*, évoquent les esprits, pratiquent les recettes médicales domestiques aussi bien que celles indiquées dans leurs traités » (Mercier, 1979b).

fruits du *Podocarpus gracilior* s'extrait une huile médicinale qui nous a été signalée comme la panacée des maux se rapportant aux oreilles (troubles auditifs, douleurs diverses). L'olivier est l'arbre de l'onction : de son bois, s'extrait une huile sacrée dont seuls quelques moines spécialisés possèdent le secret de la préparation. Elle était jadis employée à la consécration des rois et des empereurs et s'utilise toujours dans l'ordination des religieux. Elle s'employait aussi beaucoup pour l'éclairage des églises lors des offices nocturnes. Enfin, le bois de l'arbre s'utilise en fumigation pour des rituels de purification ou comme offrande adressée aux esprits.

La réserve de bois

Au niveau de la troisième enceinte, le cimetière s'arrête, les arbres-tombes disparaissent pour laisser place à la plantation d'eucalyptus. Si les nombreux symboles et interdits apposés aux deux premières enceintes permettent de protéger la végétation, cela ne semble plus être le cas dans la troisième.

Pour le clergé, les eucalyptus sont « moins utiles » que les autres arbres de l'*ased* : ils ne protègent pas l'église, ils se situent loin de l'édifice, enfin ce ne sont pas des arbres-tombes. Prévue pour répondre aux besoins réguliers de l'église et des moines, la plantation a pour principale fonction de fournir le bois de chauffe et de construction. Les eucalyptus sont donc voués à l'abattage.

Associé à une valeur économique très forte, ils sont perçus comme un simple produit agricole. Les prêtres déclarent que l'eucalyptus pousse si vite qu'il peut être « récolté » au bout de 5 ans seulement. Le terme *sebel* signifiant la « production bien mûre » s'emploie généralement pour désigner les cultures de céréales ou de légumineuses proches de la récolte. Il sert ici à désigner la plantation. L'espace laissé entre chaque individu est réduit. Ceci favorise l'obtention de perches idéales à la construction. Ces arbres fournissent également le bois de chauffe et le bois d'œuvre faisant particulièrement défaut dans la région. Ils peuvent enfin servir à renflouer les revenus de l'église. Il y a quatre ans, la vente de quelques eucalyptus permettait ainsi la rénovation du bâtiment religieux.

Un fermier est employé pour s'occuper de la gestion de la plantation moyennant un salaire mensuel. Simple membre de la paroisse, son rôle lui a été attribué en raison de sa ferveur religieuse et de son courage au travail agricole. Il s'occupe de tailler les arbres, de les couper et de renouveler les pieds. Pour cela, il se procure les plants auprès des pépinières.

Les *däbtära* appellent ces eucalyptus les *zämänawi zaf*¹⁵, les « arbres modernes » ou les arbres de la nouvelle génération. Contrairement aux oliviers et aux

¹⁵ *Zämänawi* / moderne, *zaf* / arbre. Le terme amharique *zämänawi* signifie aussi « populaire ». Appliqué par le clergé aux eucalyptus, il n'évoque pas seulement leur introduction tardive mais souligne également ce qu'ils ont de commun voire de profane. Plantés, taillés, utilisés par le vulgaire comme bois de chauffe ou bois d'œuvre (habitations, outils agricoles), ils offrent l'image d'un produit bradé par les usages quotidiens dont ils font l'objet au sein de tous les foyers.

genévriers, les eucalyptus issus « de la main de l'homme » se situent à l'opposé même du divin. Difficilement intégrée à l'*aşed* comme objet investi par l'esprit de Saint Mikaél, la troisième et dernière enceinte n'est pas protégée. Le bétail s'y égare, les enfants viennent y jouer. Les paroissiens viennent ramasser les feuilles et les branchages tombés au sol. Lieu de fabrication du charbon, de déversement des déchets ménagers et même de défécation, cette dernière enceinte est l'extrême degré d'impureté.

DU CENTRE À LA PÉRIPHÉRIE, DU SACRÉ AU PROFANE

La gestion de l'*aşed* met à contribution tous les membres de la congrégation religieuse du simple fidèle au chef de l'église. Elle semble mettre en jeu deux types de relations. Tout d'abord, la relation des hommes à Dieu, dans laquelle l'*aşed* sert de lieu de transition dans la marche qui conduit tout au long de leur vie les hommes à se rapprocher de Dieu, ou du sanctuaire. Les fidèles « purs » autorisés à se tenir le plus proche du *tabot* ne sont-ils pas principalement les personnes âgées auxquelles la société orthodoxe éthiopienne reconnaît volontiers une plus grande dévotion religieuse ? Lors des offices, la distance qui sépare les paroissiens du sanctuaire reflète leur éloignement vis-à-vis de Dieu. Nous avons remarqué au niveau d'autres églises, le choix de certains croyants d'assister à la messe depuis la deuxième enceinte, alors que d'autres se tiennent jusque derrière les murs qui marquent la limite extérieure du lieu sacré.

Concernant les arbres de l'*aşed*, leur localisation à plus ou moins grande distance de l'église détermine leur vocation d'arbre-tombe ou d'arbre destiné à être abattu. Les arbres de la deuxième enceinte sont en quelque sorte l'incarnation des morts. D'un côté leur grande taille évoque l'élévation de l'âme des défunts vers Dieu réalisée avec l'aide des prières prononcées par les parents et les amis. D'un autre côté, le choix d'essences robustes, à croissance lente symboliserait la prolongation de leur vie sur terre. Ces arbres sont à la fois la « mémoire » des morts et un axe d'élévation vers Dieu. Ainsi la relation avec le divin transite par la végétation.

Le deuxième type de relation concerne les humains entre eux. Les interdits diffèrent en fonction de la place de l'individu au sein de la hiérarchie religieuse. Les prêtres et les moines agissent essentiellement dans l'église, les diacres entretiennent la première enceinte, les *däbtära* s'occupent de la seconde, un simple fidèle exploite la troisième. Cette hiérarchie se retrouve au sein de chaque enceinte dans le type d'actions menées. Dans la deuxième, les prêtres et les *däbtära* peuvent planter, semer et cueillir des végétaux, le pèlerin « étranger » (venant d'une autre paroisse) peut prélever les mousses (éléments « étrangers » à l'arbre), la famille en deuil plante un arbre, la personne exorcisée dépose des objets. La hiérarchie sociale transparait dans les différentes actions conduites sur la végétation.

Loin d'être une œuvre exempte d'intervention humaine, l'*aşed* est soigneusement entretenu. Il s'apparenterait à un bosquet sacré¹⁶ soumis à des gestions différenciées. Les interdits qui lui sont associés ne s'appliquent pas de la même façon à toute la végétation, ni à tous les membres de la communauté. À chaque enceinte correspondent en effet des usages et des fonctions différentes allant du pur à l'impur, du centre vers la périphérie. À mesure que l'on s'éloigne du *tabot*, un gradient décroissant apparaît dans le caractère sacré des objets, les interdits s'adressant principalement aux paroissiens concernant les prélèvements sur la flore diminuent, et les pratiques mises en œuvre sont de moins en moins associées à un contexte religieux. Du centre à la périphérie, un gradient se réalise allant du pur à l'impur, du sacré au profane, du plus haut de la hiérarchie sociale et religieuse au plus bas, ces trois aspects étroitement liés rappelant avec force les principes judaïques associés au Temple de Jérusalem (MIMEP, 1979). C'est à ce gradient que les enceintes identifiées dans l'*aşed* font référence, un gradient qui se révélerait discontinu comme l'indiquent les fortes oppositions observées entre les espèces végétales qui constituent chaque enceinte.

UNE VISION EN CERCLES CONCENTRIQUES

Chez les orthodoxes éthiopiens, la structure en cercles concentriques est omniprésente. Selon Levine (1965), elle se retrouve à la base de la perception du temps, dans l'organisation sociale, dans l'aménagement de l'espace, dans l'architecture. Les archéologues et les historiens l'ont retrouvé dans l'organisation des camps royaux du XV^e siècle. Ceux-là étaient organisés autour d'un point central où résidait le roi (à proximité de l'église) et composés de deux enceintes circulaires, percées de quatorze portes aux accès réglementés. La hiérarchie de la cour et de la société éthiopienne se reflétait strictement dans la position par rapport au roi et donc par rapport au centre du camp¹⁷ (Hirsch & Poissonnier, 2000).

D'après nos enquêtes, cette configuration s'impose également aux pratiques paysannes et en particulier à celles qui dictent l'aménagement des exploitations familiales : au centre se tient l'habitation du père, autour les maisons des fils, l'ensemble est délimité par un rideau de végétation puis un muret de pierre. Viennent ensuite les jardins potagers, quelques champs cultivés et enfin les terres éloignées comprenant les pâturages. Depuis le centre identifié à la maison du chef d'exploitation aux terres les plus éloignées un degré d'appropriation décroissant apparaît concernant les terres et les végétaux qui y croissent. Au plus proche se

¹⁶ L'expression « bosquet sacré » répondant ici à la définition de Da Lage & Métaillé (2000 : 98) c'est-à-dire un « espace couvert de végétation ligneuse dont les modes de gestions, différents de ceux des autres parties du territoire, obéissent à des logiques conditionnées par son utilisation à des fins strictement ou indirectement religieuses ».

¹⁷ C'est pour le moins les informations qui résultent de l'étude des sources écrites anciennes. Des fouilles se poursuivent pour mieux comprendre l'organisation du camp royal du XV^e siècle. Elles devraient se montrer extrêmement riches d'informations et éclairer notamment sur les origines et les raisons de son organisation (Hirsch & Poissonnier, 2000).

tiennent les jardins comportant les plantes de l'automédication dont la seule présence peut protéger contre les esprits malveillants. Cette structure se retrouve au niveau des cultures : au centre de certaines parcelles est semé le grain à la base de l'alimentation, blé, orge ou *téf*. Autour sont installés quelques rangs de *nug*, oléagineux très prisé dans les cultes aux génies agrestes et dont le rôle symbolique est de protéger la culture centrale contre le mauvais œil.

C'est dans l'architecture des édifices religieux que la structure en cercle concentrique est la plus prononcée. Ainsi, l'église Saint Mikaél est organisée autour d'une petite pièce centrale, le sanctuaire, *mäqdäs*, appelé aussi *qeddusä qeddusan*, le « saint des saints », où trône le très saint *tabot*. Seuls les prêtres ordonnés et les diacres y ont accès. Viennent ensuite deux enceintes concentriques : la première, nommée *qeddest* est uniquement réservée aux prêtres et aux fidèles en droit de recevoir le sacrement. La majorité des communicants sont les enfants et les personnes âgées, les femmes sont séparées des hommes. La seconde enceinte, plus externe, appelée *qäné mahlet* ou « la place des chanteurs », est elle-même divisée en trois sections : la partie ouest est occupée par les *däbtära*, le reste du vestibule est accessible aux fidèles, d'un côté se tiennent les hommes, de l'autre les femmes (Messing, 1985). Comme dans l'*aşed*, à chaque enceinte est associé un degré de pureté décroissant allant du centre vers la périphérie et une autorisation d'accès dépendante du rang occupé par les individus dans la hiérarchie du clergé.

Ainsi l'*aşed* prolonge la structure interne du bâtiment religieux. Il reflète particulièrement bien la conception concentrique du monde des Éthiopiens chrétiens. Tel un jardin construit à l'image de la société qui le gère, il s'érige au milieu de la campagne comme l'expression forte des Éthiopiens des hauts plateaux, traduisant leurs croyances religieuses, leurs représentations cosmologiques, leurs coutumes. On comprend mieux comment ces jardins d'église ont pu se maintenir jusqu'à nos jours, quand bien même leur état n'est pas figé et intègre au contraire des évolutions récentes de la société. Nous allons voir en effet comment l'*aşed* a du être adapté aux exigences de la « modernité ».

DES TRANSFORMATIONS RÉCENTES

Avant la révolution, l'église Saint Mikaél possédait 300 *tekel* de terres (environ 12 ha) réparties entre plusieurs étages d'altitude où près de 300 prêtres rémunérés en grains pouvaient pratiquer diverses cultures. Doté d'un pouvoir puissant grâce à son étroite relation avec l'État, le clergé bénéficiait également des nombreux dons des fidèles qui permettaient de répondre à leurs besoins en bois et en nourriture. À la Révolution de 1974, les grands propriétaires sont dépossédés de leurs terres au nom d'une redistribution équitable des ressources foncières, ne laissant à l'église que l'*aşed*. En juin 1998, le clergé décide alors que la partie sud de la deuxième et de troisième enceinte accueillera plus de 200 jeunes plants d'*Eucalyptus globulus* et de *Cupressus lusitanica* achetés à la pépinière. Ils sont installés à l'endroit devant recevoir les futures sépultures contre les pierres établies par les familles pour marquer l'emplacement des tombes. Ils sont ainsi protégés de la

même façon que le sont les plantes des *däbtära*. Quiconque leur porte atteinte sera puni par la loi.

De nombreux facteurs sont à l'origine de ce choix. Sur le plan écologique, les prêtres déclarent que la sécheresse qui sévit depuis quelques années freine la régénération des arbres des forêts voisines. Les jeunes pousses de genévriers et d'oliviers ne se trouvent plus. De plus, les espaces de forêt ont considérablement diminué. Beaucoup de fidèles sont tentés d'abandonner la coutume qui consiste à planter des jeunes arbres sur les tombes d'autant plus que cette pratique ne s'accorde pas avec la législation actuelle. En effet, depuis la Révolution, les autorités locales détiennent toutes les forêts et une politique protectionniste interdisant tout prélèvement y est appliquée. Cette politique s'accompagne dans la région d'Ankobär de l'interdit plus rigoureux encore de couper les espèces de type genévrier, olivier, *Podocarpus gracilior*, figuier... en somme tous les arbres relevant de la flore locale même lorsque ces essences se situent dans l'enceinte du jardin des exploitations familiales. À travers ses nouvelles stratégies, le clergé révèle l'ampleur de ces contraintes auxquelles l'ensemble de la population rurale doit s'adapter. Les stratégies appliquées à l'*aşed* s'inscrivent par ailleurs dans le droit fil des priorités suivies par les autorités depuis la Révolution. Parmi celles-ci, il faut citer le programme de reboisement devant être source de bois de combustion, associé aux campagnes de protection des espaces boisés. Il promeut une invasion massive de l'eucalyptus par la création de grandes plantations aux alentours des principaux bourgs (Dessalegn Rahmato, 1994). Le reboisement en cyprès de Lusitanie (*Cupressus lusitanica*) date de cette époque (Gascon, 1995).

La mise en place d'une plantation d'arbres dans un espace plus ou moins sanctuarisé semble faire écho aux pratiques qui s'observent dans le reste de la campagne. Selon Dessalegn Rahmato (1994), le manque de terres arables lié en partie à une forte explosion démographique suscite la mise en culture de « terres marginales » (forêts, pâturages, zones de buissons et de rocailles) jusqu'à ce jour estimées impropres à l'agriculture. Les zones de très forte pente ou rocailleuses sont défrichées pour installer des cultures de rente de type *gésó*, faux-bananier, ou arbres fruitiers (papayer, bananier). De la même manière au niveau de l'*aşed*, la plantation d'arbres investit l'espace sacré de la deuxième enceinte. Les objectifs s'orientent vers une rentabilité économique des cultures et dans ce contexte, l'Église comme les paysans se tournent vers les pépinières nationales où ils optent en matière d'arbres pour le choix des essences exotiques à croissance rapide (*Cupressus* et *Eucalyptus*). Le clergé justifie cette pratique en déclarant avoir enfin pris conscience des bénéfices qu'il pouvait tirer de la vente de ces arbres. Il décerne ainsi la priorité à des retombées économiques rapides au dépend de stratégies à long terme.

Outre le besoin de se reconstituer des ressources en bois d'œuvre et de combustion, il s'agit également pour le clergé de recouvrir un pouvoir de décision sur la végétation de l'*aşed*. Pour les prêtres, la plantation d'essence exotique est une façon de maintenir l'autorité de l'église sur ce territoire, de la même façon que jadis les arbres-tombes était une façon d'imposer au paysage une empreinte susceptible de fonder son contrôle foncier. La nouvelle plantation vient cependant rompre la configuration concentrique du jardin d'église : les arbres destinés à la coupe étaient

dans le temps confinés à la troisième enceinte, ils appartiennent désormais aussi à la deuxième. On peut s'attendre à ce que les eucalyptus et les cyprès contribuent en grandissant à la disparition des plantes médicinales des prêtres et des *däbtära*, non seulement en dispensant une ombre néfaste mais aussi en instaurant une concurrence non négligeable vis-à-vis des ressources minérales. Accolés aux pierres indiquant l'emplacement des sépultures les plus récentes, ne peut-on craindre de voir les eucalyptus s'ériger comme les arbres marqueurs de tombes dans les prochaines années ?

CONCLUSION

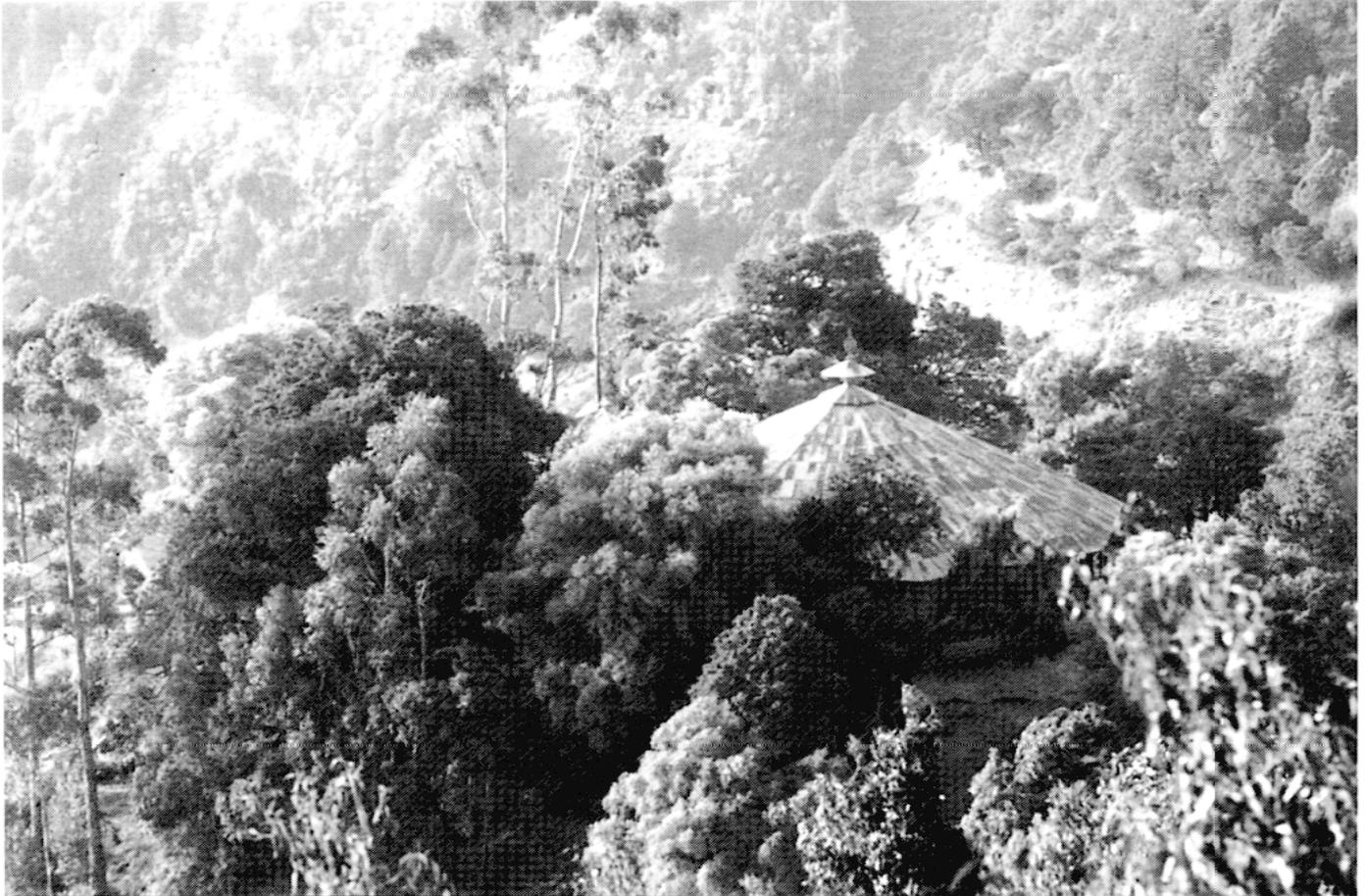
L'étude de la végétation qui entoure l'église Saint Mikaél d'Ankobär souligne à quel point il est nécessaire de prendre en compte les pratiques et les représentations qui y sont associées dès lors que l'on cherche à mieux comprendre la structure et la composition de cette formation végétale. Il s'est par ailleurs avéré indispensable de bien connaître les pratiques mises en œuvre par les paysans en dehors du contexte du jardin d'église afin de saisir les symboles attachés aux discours du clergé et des fidèles.

L'*aşed* passe pour être le fruit de la volonté divine. Il est investi de façon permanente par Saint Mikaél, qui en est en quelque sorte le propriétaire invisible. Sa présence garantit la protection de la flore qui entoure l'église en limitant notamment les prélèvements par des interdits. Les règles appliquées vont ainsi dans un sens de protection et d'utilisation prudente de sa végétation.

Dans la pratique, l'*aşed* résulte d'un long travail de gestion auquel participe toute la société et donnant lieu à un aménagement précis de la végétation. Des actions spécifiques sont en effet menées par les membres de la communauté paroissiale en fonction de leur position dans la hiérarchie religieuse et sociale. À la base de l'organisation du jardin d'église, nous avons retrouvé la configuration en cercles concentriques, une structure qui relèverait de ce concept, tout au moins dans cette région de l'Éthiopie Centrale, où elle dicte jusqu'à l'aménagement des cultures des paysans éthiopiens. Elle invite à considérer l'*aşed* non pas comme une entité isolée mais comme un lieu d'expression de représentations culturelles fortes de l'ensemble de la communauté paysanne.

Nous avons vu enfin que, si pour les paroissiens et les prêtres, l'*aşed* est un témoignage du passé, il s'avère aussi être le reflet des évolutions actuelles. À travers les nouvelles stratégies mises en œuvre, le clergé montre la volonté d'adapter le jardin d'église à des changements d'ordre politiques et socio-économiques. Au sein de la société, ces transformations ont été accompagnées de l'émergence de nouvelles autorités constituées de responsables de l'administration locale, d'agents du développement, de chefs d'association de paysans. Dans la deuxième auréole, l'intrusion des eucalyptus, renommés par les *däbtära* les « arbres de la nouvelle génération » pourrait être interprétée comme l'intrusion au sein de la communauté paysanne de ces nouvelles figures du pouvoir désignées parmi les jeunes générations.

Non plus voués à disparaître, les jardins d'église sont au contraire envisagés comme des espaces d'actualité témoignant des changements profonds qui se réalisent dans les sociétés paysannes chrétiennes de l'Éthiopie Centrale.



Photographie 1 : L'église Saint Mikaél entourée de son jardin boisé. Oliviers, genévriers et *Podocarpus gracilior* y sont nombreux. Leur présence sur un lieu sacré leur confère un statut particulier

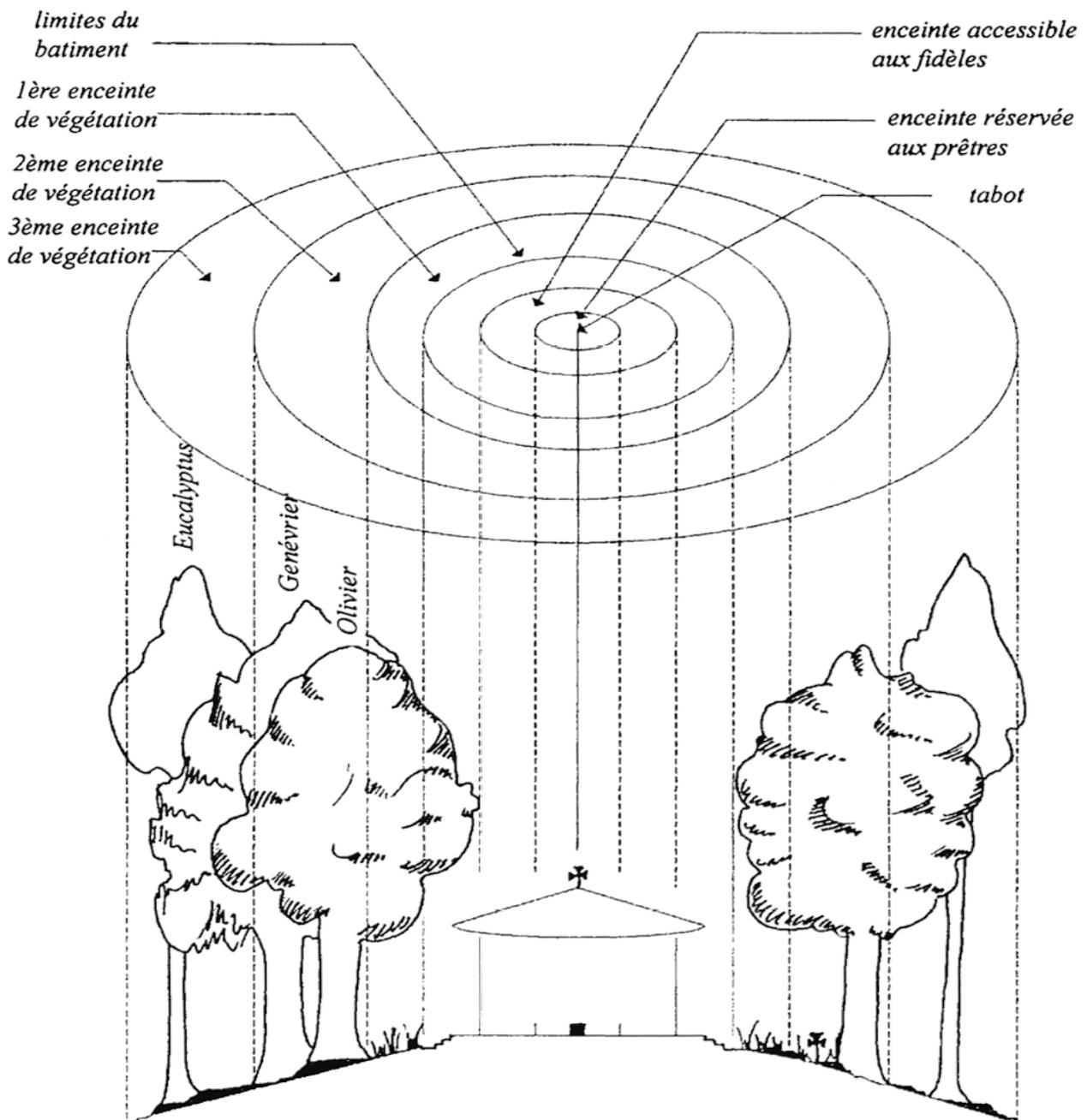
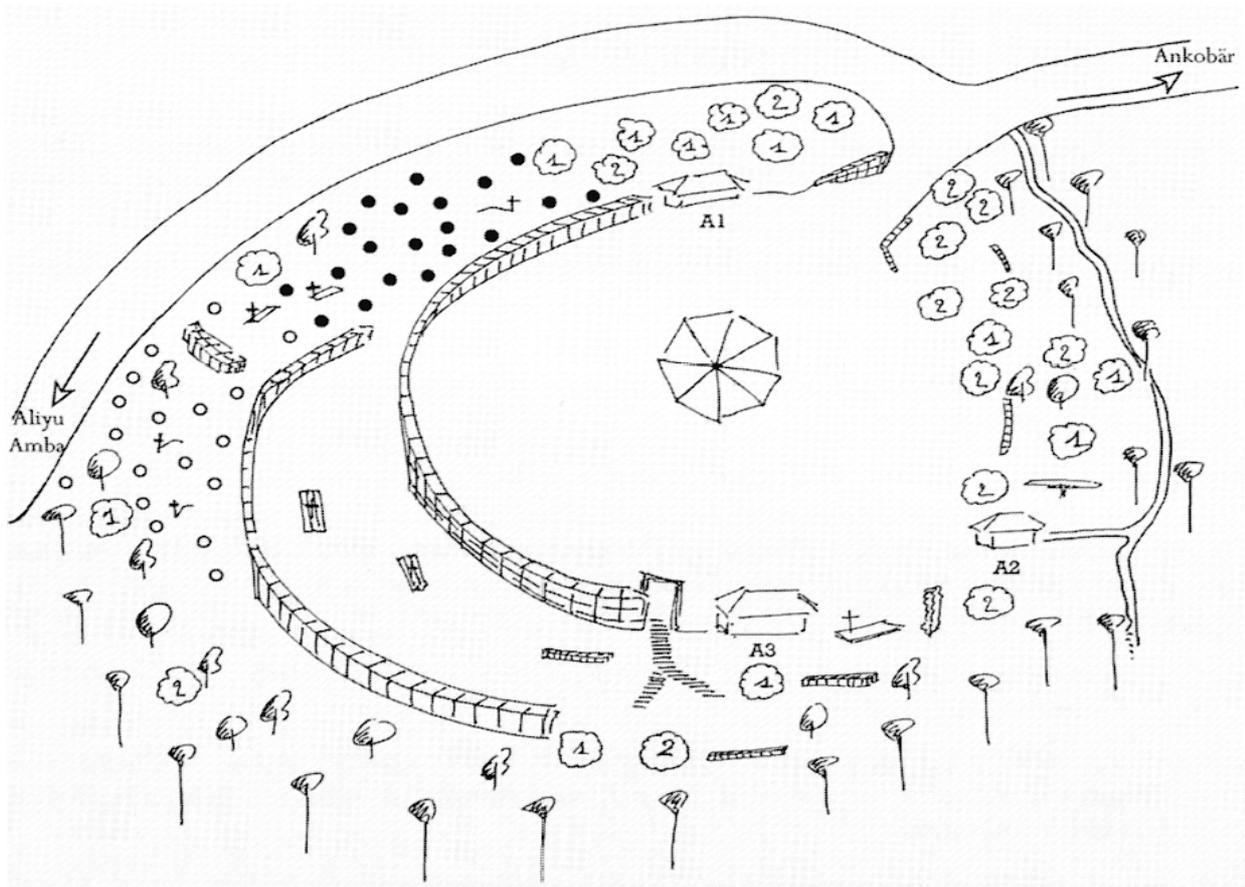


Figure 1 : L'église et ses trois auréoles de végétation

Tableau 1: Les principales espèces des trois enceintes végétales de l'*aṣed*

	Nom vernaculaire	Nom scientifique	Famille
Les herbes et les arbustes de la première enceinte	<i>agam</i>	<i>Carissa edulis</i> (Forsk.) Vahl	<i>Apocynaceae</i>
	<i>ameraro</i>	<i>Discopodium penninervum</i> Hochst.	<i>Solanaceae</i>
	<i>embwačo</i>	<i>Rumex nervosus</i> Vahl.	<i>Polygonaceae</i>
	<i>märenž</i>	<i>Acokanthera shimperii</i> (DC.) Schweinf.	<i>Apocynaceae</i>
	<i>qetqetta</i>	<i>Dodonea angustifolia</i> (L.) Jacq.	<i>Sapindaceae</i>
	<i>sänsäl</i>	<i>Adhatoda schimperiana</i> Hochst. ex Nees.	<i>Acanthaceae</i>
Les arbres de la deuxième enceinte	<i>grar</i>	<i>Acacia cf. abyssinica</i> Hochst. ex Benth.	<i>Mimosaceae</i>
	<i>qulqwal</i>	<i>Euphorbia cf. abyssinica</i> J. F. Gmel.	<i>Euphorbiaceae</i>
	<i>šola</i>	<i>Ficus sur</i> Forsk.	<i>Moraceae</i>
	<i>ted</i>	<i>Juniperus procera</i> Hochst. ex Endl.	<i>Cupressaceae</i>
	<i>wäyra</i>	<i>Olea europea ssp. africana</i> Willd. Oliv.	<i>Oleaceae</i>
	<i>zegba</i>	<i>Podocarpus gracilior</i> Pilg.	<i>Podocarpaceae</i>
Les herbes et les arbustes	<i>agam</i>	<i>Carissa edulis</i> (Forsk.) Vahl	<i>Apocynaceae</i>
	<i>ameraro</i>	<i>Discopodium penninervum</i> Hochst.	<i>Solanaceae</i>
	<i>embwačo</i>	<i>Rumex nervosus</i> Vahl.	<i>Polygonaceae</i>
	<i>gužo</i>	<i>Vernonia cf. auriculifera</i> Hiern.	<i>Asteraceae</i>
	<i>märenž</i>	<i>Acokanthera shimperii</i> (DC.) Schweinf.	<i>Apocynaceae</i>
	<i>qetqetta</i>	<i>Dodonea angustifolia</i> (L.) Jacq.	<i>Sapindaceae</i>
	<i>sänsäl</i>	<i>Adhatoda schimperiana</i> Hochst. ex Nees.	<i>Acanthaceae</i>
	--	<i>Kalanchoe sp.</i>	<i>Crassulaceae</i>
La troisième enceinte	<i>yäbaħer zaf</i>	<i>Eucalyptus globulus</i> Labill.	<i>Myrtaceae</i>
	<i>yäfäräng ted</i>	<i>Cupressus lusitanica</i> Mill.	<i>Cupressaceae</i>



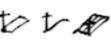
- | | | | |
|--|---|---|---|
| Eglise Saint Mikael----- |  | Olivier (<i>Olea europea ssp. africana</i>)----- |  |
| Tombes en pierre, en terre, en tôle----- |  | Genévrier (<i>Juniperus procera</i>)----- |  |
| Annexes A1 ----- | <i>däḡ bét</i> , maison où l'on mange après la prière | Acacia (<i>Acacia cf. etbaica</i>)----- |  |
| A2 ----- | <i>geber bét</i> , maison des repas de commémoration de deuil | <i>Ficus sur</i> ----- |  |
| A3 ----- | annexe qui a accueilli le mobilier de l'église pendant les réparations | <i>Podocarpus gracilior</i> ----- |  |
| | | <i>Euphorbia cf. abyssinica</i> ----- |  |
| | | <i>Eucalyptus globulus</i> ----- |  |
| | | Jeune plantation d'eucalyptus----- |  |
| | | Jeune plantation de cyprés (<i>Cupressus lusitanica</i>)----- |  |

Figure 2 : Représentation du jardin de l'église Saint Mikael

BIBLIOGRAPHIE

- CHOUVIN, É., 2003 – Gestion de la diversité végétale et pratiques paysannes en Éthiopie Centrale : le cas des oléagineux. Thèse de doctorat, Muséum National d'Histoire Naturelle-IRD UR026, Paris. 397 p.
- CHOUVIN, É., 2000 – Catégories populaires et catégories scientifiques. Le cas des oléagineux en Éthiopie. *Annales d'Éthiopie*, XVI, Centre Français des Études Éthiopiennes, Addis-Abeba : 339-360.
- DA LAGE, A. & G. MÉTAILIÉ, 2000 – *Dictionnaire de Biogéographie végétale*. CNRS éd., Paris. 579 p.
- DESSALEGN RAHMATO, 1994 – Land policy in Ethiopia at the crossroad. In : *Land tenure and land policy in Ethiopia after the Derg. Proceedings of the Second Workshop of the Land Tenure Project*. Edited by Dessalegn Rahmato, UNIT-SMU, The University of Trondheim – Addis Ababa University : 1-20
- FRIIS, I., F. N. RASMUSSEN & K. VOLLESEN, 1982 – Studies in the flora and vegetation of southwest Ethiopia. *Opera Botanica*, vol. 63, University of Copenhagen, Copenhagen. 70 p.
- GASCON, A., 1998 – La forêt perdue d'Éthiopie, un mythe contemporain. In Chastanet M. (éd.), *Plantes et paysages d'Afrique, une histoire à explorer*. Karthala – CRA, Paris : 383-409.
- GASCON, A., 1995 – *La Grande Éthiopie, une utopie africaine*. Coll. *Espaces & Milieux, Mémoires et documents de géographie*, éditions CNRS, Paris. 246 p.
- HARRIS, W. CORNAWILLIS, 1844 – *The Highlands of Ethiopia*. Vol. III, Longman, Brown, Green and Longmans, London. 279 p.
- HIRSCH, B & B. POISSONNIER, 2000 – Recherches historiques et archéologiques à Meshalä Maryam (Menz, Éthiopie). *Annales d'Éthiopie*, vol. XVI, Centre Français des Études Éthiopiennes, Éthiopie : 59-87.
- HIRSCH, B., 1997 – L'Éthiopie. In Balard M., J. Boulègue, J.-P. Duteil & R. Muchembled, *Les Civilisations du monde vers 1492*. Hachette supérieur, Paris : 155-165.
- JOHNSTON, Ch., 1844 – *Travels in Southern Abyssinia through the country of Adal to the Kingdom of Shoa*. Vol. II, J. Madden and Co, London. 329 p.
- LEFÈBVRE, Th. Ch. Th., 1844 – Voyage en Abyssinie, pendant les années 1839 à 1843. Rapport au Ministère de la marine et des colonies, par M. Lefèbvre. In : *Annales maritimes et coloniales de Mai 1844*, Imprimerie Royale, Paris. 68 p.
- LESLAU, W., 1976 – *Concise Amharic Dictionary. Amharic-English, English-Amharic*. 2^{ème} édition 1993, Otto Harrassowitz, Wiesbaden. 538 p.
- LEVINE, D. N., 1965 – *Wax & gold : tradition and innovation in Ethiopian culture*. University of Chicago Press, Chicago and London : 315 p.
- MERCIER, J., 2000 – L'arche ou la tentation de l'Ancien Testament. *Catalogue de l'exposition L'Arche éthiopienne. Art Chrétien d'Éthiopie*, Éditions des musées de la Ville de Paris, Paris : 20-23.

- MERCIER, J., 1979a – A propos des plantes médicinales éthiopiennes. Quelques aspects des nomenclatures guèze et amharique. *Abbay*, n°10, éd. CNRS, Paris : 129-175.
- MERCIER, J., 1979b – Approche de la médecine des debteras. *Abbay*, n°10, éd. CNRS, Paris : 111-127.
- MESSING, S.D., 1985 – Highland plateau Amhara of Ethiopia, *Ethnography Series, vol I.*, Ed. by M. Lionel Bender, New Haven, Connecticut. 198 p.
- MIMEP, 1979 – L'Évangile de Jésus. Nouvelle édition. Sous la direction de M.G.R. Henri Galbiati, Apostolat des Éditions Paulines, Canada : 16-18.
- PANKHURST, Richard, 1990 – *A Social History of Ethiopia*. Institute of Ethiopian Studies, Addis Ababa University, Ethiopia. 371 p.
- PANKHURST, Rita, 1994 – In Quest of Ankobar's Church Libraries. In Marcus Harold G. (eds), *New Trends in Ethiopian Studies. Paper of the 12th International Conference of Ethiopian Studies, vol I.*, Lawrenceville : 198-216.
- ROUAUD, A., 1997 – Casimir Mondon-Vidailhet : pionnier de l'amitié franco-éthiopienne (1847-1910). *Bull. de la Maison des Études Éthiopiennes, n°10*. Maison des Études Éthiopiennes – INALCO, Paris. 126 p.
- SEEGELER, C. J. P., 1983 – *Oil plants in Ethiopia, their taxonomy and agricultural significance*. Centre for Agricultural Publishing and Documentation, Wageningen. 368 p.
- THE ETHIOPIAN ORTHODOX CHURCH, 1970 – *The Church of Ethiopia. A panorama of history and spiritual life*. The Ethiopian Orthodox Church, Addis-Abeba. 97 p.